

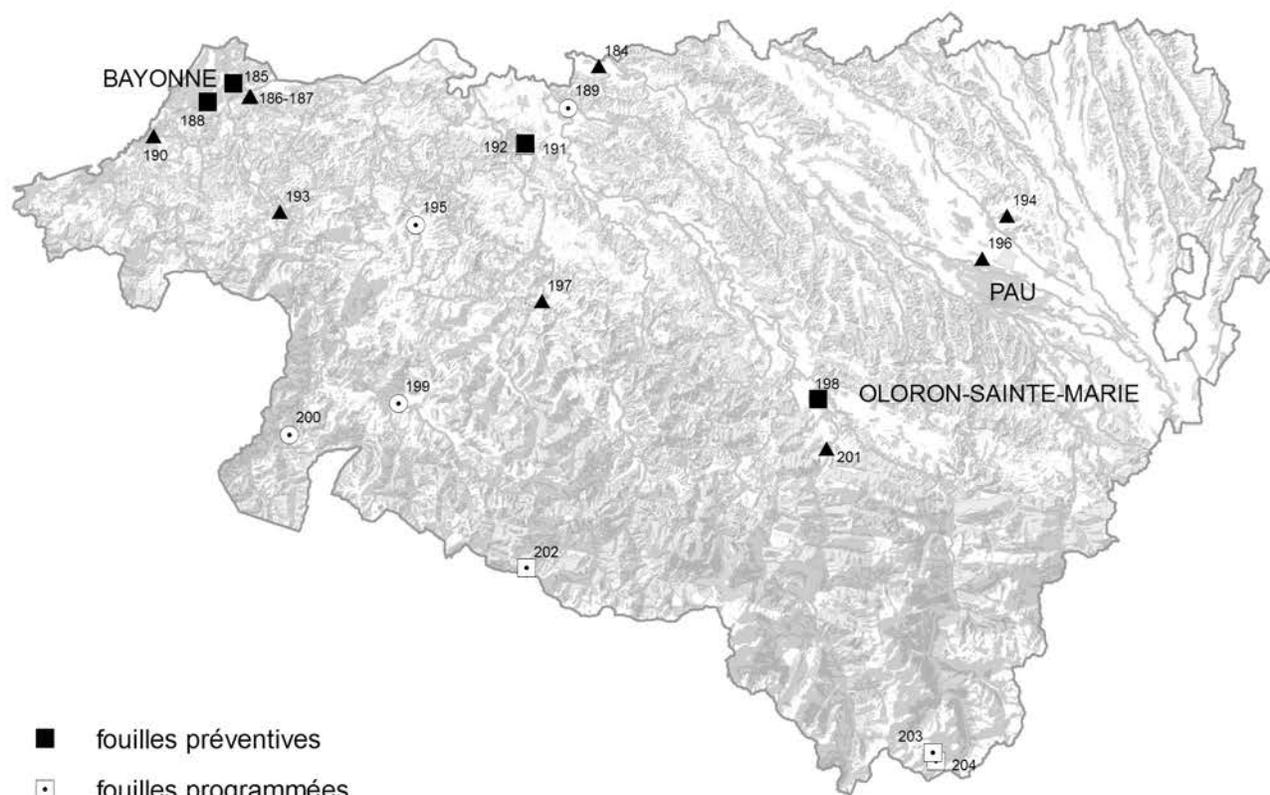


AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

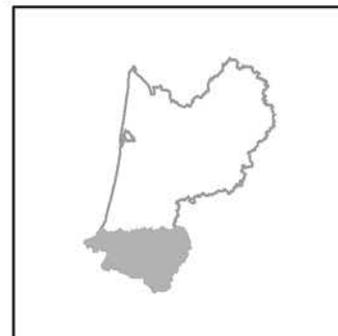
2 0 1 1



- fouilles préventives
- fouilles programmées
- ▲ diagnostics / sondages
- ⊙ prospections / relevés / analyses
études documentaires
- * P.C.R.



0 10 20 40
Kilomètres





N° Nat.						N°	P.
025871	ANGET	Ferme Mauléon	Amaia LEGAZ	EP	FP	188	182
025715	ARANCOU	Grotte Bourouilla	Morgane DACHARY	SUP	FPr	192	183
025783	ARANCOU	Las Courrèges	Eric KAMMENTHALER	EP	FP	191	184
025793	ASASP-ARROS	Déviation de la RN 134	Jean-Michel MARTIN	INRAP	OPD	201	185
025822	BANCA	Mines de la vallée de Baïgorry	Gilles PARENT	BEN	PRT	200	187
025916	BAYONNE	Rue des Gouverneurs - Cave médiévale	Pierre MARTIN	EP	FP	185	189
025964	BAYONNE	Chemin de Jupiter (clinique)	Christophe FOURLOUBEY	INRAP	OPD	186	192
025966	BAYONNE	Chemin de Jupiter (parkings)	Christophe FOURLOUBEY	INRAP	OPD	187	194
025921	BIDART	Cours inférieur et plage et de l'Uhabia	Fabrice MAREMBERT	INRAP	OPD	190	194
025870	CAMBO-LES-BAINS	Avenue d'Espagne	Gérard SANDOZ	INRAP	OPD	193	195
025845	LAHONTAN	Carrière de graves aux lieux-dits Padeille et Cout dous Haux - phase 1	Nadine BEAGUE	INRAP	OPD	184	195
025823	LARRAU	Grotte d'Amelestoy	Patrice COURTAUD	SUP	FPr	202	196
025512	LARUNS	Estive d'Anéou - La Gradillière	Carine CALASTRENC	SUP	FPr	204	197
025704	LARUNS	Estive d'Anéou - La Gradillière	Mélanie LE COUÉDIC	DOC	FPr	203	197
025814	OLORON-SAINTE-MARIE	Rue Saint Grat	Xavier PERROT	EP	FP	198	199
025929	SERRES-CASTET	Chemin de la Carrère	Nathalie MOREAU	INRAP	OPD	194	199
026311	UHART-MIXE	Château d'Uhart	Christian NORMAND	MCC	SD	197	200

AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 1

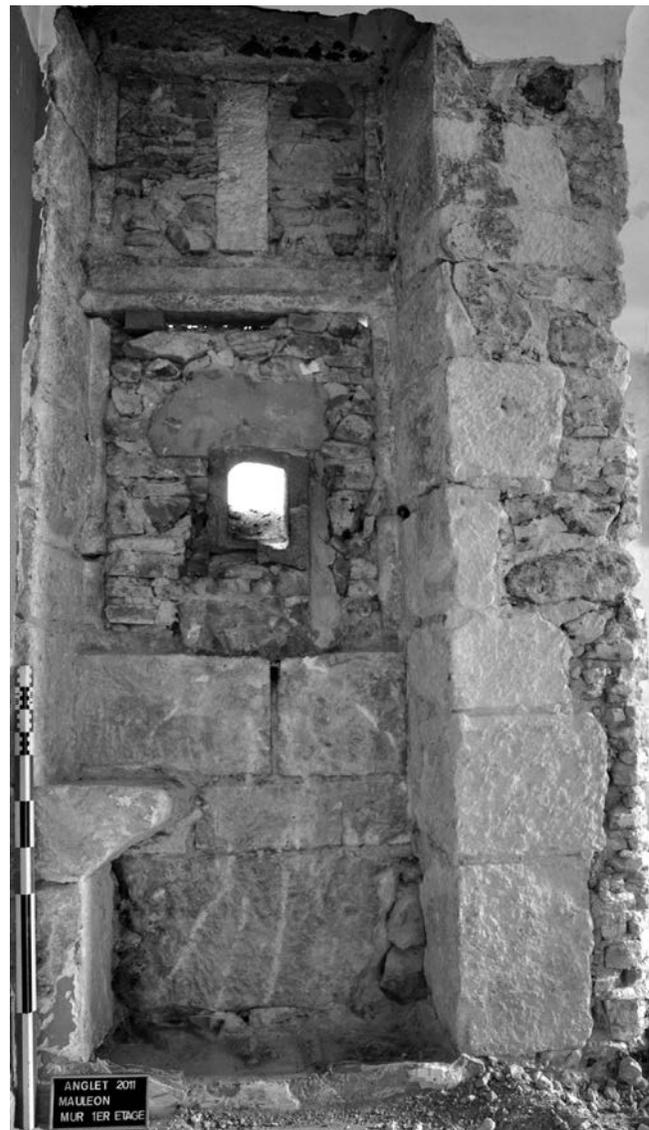
Bas Moyen Âge,
Époque moderne

ANGLET Ferme Mauléon

Le bâtiment de la Ferme Mauléon, situé aux abords immédiats de l'aérodrome de Biarritz-Parme, est frappé d'une mesure de démolition pour la mise en conformité avec les nouvelles règles de sécurité en matière de circulation aérienne.

Son origine semble se situer au XVI^e siècle, mais il est toutefois possible que sa construction ait englobé des élévations plus anciennes ; sa position topographique, sur le point sommital du plateau s'accorderait en effet avec les implantations privilégiées des maisons nobles médiévales. L'opération, combinant étude du bâti et exploration du sous-sol, avait pour but de vérifier cette hypothèse. 'étude du bâti a été réalisée après l'enlèvement de l'intégralité des enduits des façades sud et nord et le piquage de zones délimitées à l'intérieur. Une tranchée nord-sud a été effectuée dans chacune des parties, orientale et occidentale, du bâtiment. Au milieu, le deuxième bâtiment a fait l'objet de sondages limités aux angles sud-ouest, sud-est et nord-ouest, avant d'être fouillé de façon extensive.

Sur la façade sud, non enduite, une poterne et une baie avec encadrement de pierres taillées semble être les seuls vestiges anciens. Toutes les autres baies sont récentes. On constate la présence d'un appareil d'ophite mais les joints qui ont été refaits systématiquement ne permettent pas d'identifier des phases de reprise. Sur la façade nord, l'enlèvement des enduits a montré de nombreuses phases de modification et une baie à meneau est apparue à l'extrémité orientale. A l'intérieur, cette fenêtre est aménagée avec un coussiège, caractéristique de la fin du Moyen Âge. A l'intérieur, le piquage des élévations n'apporte pas vraiment de nouvelles informations si ce n'est la confirmation de la localisation des différentes phases d'adjonction puisqu'il est possible de repérer les deux murs gouttereaux successifs des extensions à l'ouest. L'un d'entre eux, correspondant à la première



Coussiège, extrémité orientale du premier bâtiment. Cliché A. Legaz, Hadès.

extension, présente au premier étage un dispositif de larmier. Or, c'est au pied de ce mur que les sondages ont révélé la présence de bassins et de canalisations maçonnés. Tout un système de récupération et de stockage des eaux pluviales avait donc été élaboré contre le bâtiment. A l'est, le sondage prolongé a permis de restituer l'emprise du bâtiment le plus ancien construit en gros blocs d'ophite et dont les murs gouttereaux nord et sud sont très épais. Il semble que la façade orientale ait été moins épaisse, peut-être constituée d'une partie basse en pierre et d'une partie haute en matériaux plus légers.

Le dégagement des élévations a donc confirmé l'antériorité du corps de bâtiment oriental, et les sondages ouverts à l'intérieur ont permis de restituer presque complètement son plan. En effet, l'emplacement de la façade orientale originelle, démolie à l'occasion d'une extension récente, a pu être positionné. Les modes de construction mis en œuvre et la présence de la fenêtre à coussiège permettent de l'attribuer à la fin du Moyen Âge.

Legaz Amaya

Paléolithique supérieur
Magdalénien

ARANCOU Grotte Bourrouilla

En 2011, la fouille de la grotte Bourrouilla à Arancou, s'est poursuivie avec les décapages des niveaux du Magdalénien supérieur dans le vestibule (porche) et dans la galle du fond.

Dans le premier secteur, les recherches ont permis de collecter des vestiges de faune, ainsi que d'industrie lithique et osseuse. Une crache de cerf perforée et les éléments d'une plaquette gravée en grès complètent la série. Les remontages sur l'industrie lithique permettent de démontrer que les niveaux fouillés dans les carrés adjacents se poursuivent dans le couloir. Par ailleurs, la mise en perspective des fouilles récentes avec les résultats de celles conduites en 1990-1991 en avant du porche amène à percevoir une répartition différentielle des vestiges, sans doute synonyme de plusieurs aires d'activités. Dans ce contexte, le secteur fouillé en 2011 est clairement une aire d'entretien d'outils du fond commun (abondance des chutes de burin, parfois remontées, et remontage de la partie active d'un perçoir).

Dans la grotte, la fouille s'est concentrée sur un témoin de l'US 2007 qui menaçait de s'effondrer. Cet ensemble stratigraphique, spécialement riche, livre des restes de faune, de l'industrie lithique et osseuse ainsi que de l'art mobilier. Là encore, les remontages lithiques permettent de rattacher les fouilles de cette campagne à celles de 2005 et 2007. Notons la découverte d'une zone de rejet contenant de nombreux vestiges d'avifaune (chouette harfang) dont certains en connexion lâche, mais aussi d'un débitage

d'assez grandes lames, jusque-là inconnues sur le site. Par ailleurs, et parmi d'autres arguments, la mise au jour d'un harpon à deux rangs de barbelures atteste la bonne conservation des niveaux. Bien qu'affectés de plusieurs cassures taphonomiques, tous les éléments (le fût et cinq petits fragments) ont pu être recueillis en fouille à peu de distance les uns des autres.

Deux pièces exceptionnelles complètent la série découverte en 2011. Il s'agit d'une part, d'un fragment de côte dont la face externe est gravée de deux chevaux (dont un est limité à la tête par suite d'une cassure) et d'autre part d'un fragment d'hémi-côte gravé d'une tête de cervidé. Ces pièces, comme celle découverte en 2009 (Dachary, 2011), viennent enrichir l'inventaire des objets d'art mobilier jusque-là essentiellement issus du tamisage des déblais de la fouille clandestine (Fritz et Roussot, 1999). Sans être l'exact équivalent des vestiges découverts hors contexte, elles constituent des jalons essentiels pour reconstituer la place des œuvres dans l'habitat d'Arancou et leur position chrono-stratigraphique.

Dachary Morgane

- Dachary, M. Arancou, grotte de Bourrouilla. *Bilan scientifique 2009*. DRAC Aquitaine. 2011, p. 140-141
- Fritz, C. & Roussot, A. L'art mobilier *in* : Chauchat Cl. (dir.) : L'habitat Magdalénien de la grotte Bourrouilla à Arancou (Pyrénées Atlantiques). *Gallia Préhistoire*, tome 41, 1999, p. 54-97.



Arancou - Grotte Bourouilla. © F. Plassard
 Ci-dessus : Côte de cerf gravée de deux chevaux.
 Ci-dessous : Fragment d'hémi-côte gravée d'une tête de cervidé.



Haut Empire,
 Bas Empire,

ARANCOU Las Courrèges

A une dizaine de kilomètres au sud-est de Bidache, sur la bordure occidentale du plateau en arrière duquel s'est implanté le bourg d'Arancou, l'extension de la carrière de calcaire exploitée par la société GSM a suscité la prescription d'une fouille d'archéologie préventive. Cette opération a mobilisé une équipe de six personnes sur une emprise de 3 100 m².

Le substrat géologique est constitué de calcaire à mélobesiées abritant des phénomènes de karstification dont la toute proche grotte de Bourouilla, site majeur de la Préhistoire en Pays Basque, est un exemple. La formation carbonatée est surmontée d'épisodes pliocènes supportant une série alluviale quaternaire comprenant un amalgame de blocs et de fragments de

roche calcaire disloquée par l'érosion des éboulis argilo-sableux plus ou moins riches en graviers et fragments de concrétions ferrugineuses, le tout englobé dans une matrice de fraction colloïdale et limoneuse.

Le diagnostic archéologique avait dévoilé l'existence d'une occupation du Haut Empire laissant apparaître une activité métallurgique pouvant avoir comme objet l'exploitation et la transformation des concrétions ferrugineuses présentes dans le sous-sol.

La fouille a révélé une occupation du site dès le début du Haut Empire qui semble perdurer avec moins d'intensité au-delà du IIIe, voire jusqu'au VIe siècle. Les structures mises au jour correspondent à la marge d'un habitat qui devait se situer à proximité, peut-

être aux abords immédiats du village actuel. Cette occupation est matérialisée par des fosses de rejet, mais ne comporte pas de structure directement liée à l'habitat.

La céramique étudiée (9 000 tessons) présente une forte proportion de céramique commune non tournée (80 % des NMI), principalement représentée par les formes B1 et B2 de la typologie régionale établie par F. Réchin (stockage et accessoirement service) ainsi que la B4 (cuisson). La céramique commune tournée (A3 et A31, service et préparation) complète le service avec 13 % des NMI, tandis que les céramiques tournées fines, les parois fines et les sigillées hispaniques et montanaises sont très peu représentées (1 % environ).

Le mobilier découvert désigne un habitat rural d'un niveau social modeste, dans lequel on pratiquait un ensemble de tâches domestiques parmi lesquelles le tissage, ainsi que des activités artisanales, notamment sidérurgiques.

La fouille a en outre permis de préciser la nature des activités métallurgiques. Bien qu'aucune structure artisanale ne soit conservée, la nature des déchets présents atteste d'activités de réduction et de forge. L'analyse des concrétions ferrugineuses présentes

sur le site (analyses pétrographiques, minéralogiques et quantitatives thermochimiques) révèle en revanche que ces matériaux n'ont pas pu être réduits. Les teneurs en fer sous forme d'oxy-hydroxydes de fer, goethite et hématite sont trop faibles et ne représentent qu'environ 11 % de la masse. L'atelier métallurgique était donc alimenté par un autre minerai, plus riche.

Le travail du fer comprenait aussi des opérations de post-réduction. Les activités de forge sont attestées sur le site par la présence de déchets caractéristiques, de scories en culots et de battitures. Bien que l'analyse de ces résidus ne soit pas encore achevée, l'examen des divers déchets récoltés révèle déjà une certaine diversité de pratiques et vraisemblablement de produits. La production des forgerons du site de Las Courrèges, sans doute modeste, semble avoir été variée.

Si l'emprise de l'opération de fouille se situe manifestement en périphérie d'un site d'habitat antique, l'apport de cette étude n'en demeure pas moins important : Las Courrèges constitue à ce jour l'un des rares témoignages d'une occupation rurale gallo-romaine en Pays Basque intérieur.

Kammenthaler Eric

Âge du Bronze
Haut Empire

ASASP ARROS Déviation de la RN 134

La prescription de diagnostic archéologique fait suite à un projet de déviation de la route nationale 134 sur la commune d'Asasp Arros.

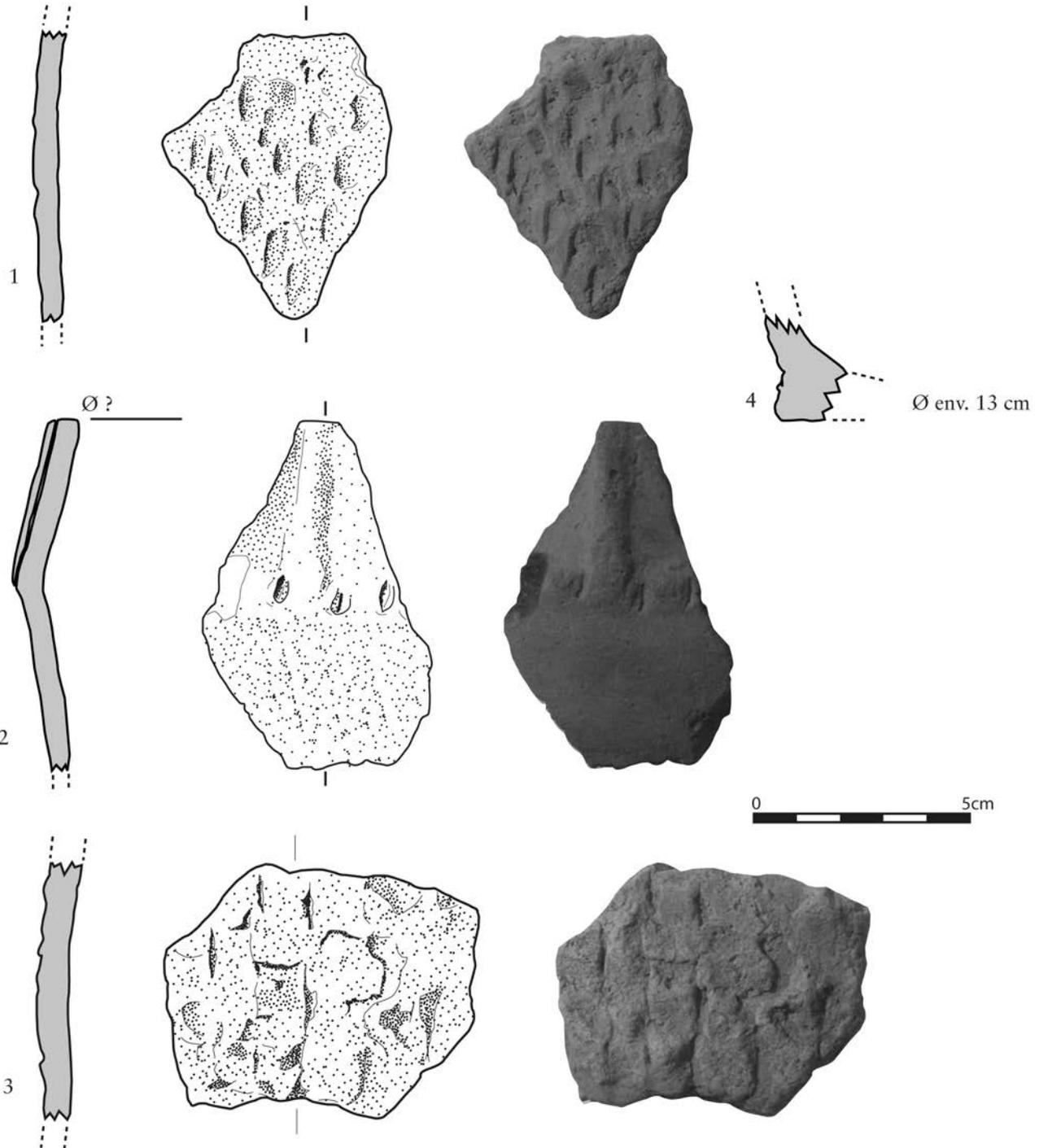
La vallée d'Aspe est un lieu de passage obligé en direction des Pyrénées et de l'Espagne via le col du Somport ; son environnement est marqué par plusieurs occupations humaines, allant du Paléolithique à l'Antiquité et au Moyen Âge, dispersées principalement dans les collines environnantes. La protohistoire est particulièrement bien représentée avec des enceintes en terre et plusieurs possibles tumuli.

L'opération a permis de mettre en évidence un horizon attribuable à l'Âge du Bronze ancien/moyen situé à environ 0,60 m de profondeur. Cet horizon, dans lequel un probable niveau de fréquentation est perceptible, se caractérise principalement par la présence de mobilier céramique assez abondant accompagné de charbons de bois et de cailloutis. Aucune structure n'est visible à l'exception d'une sole rubéfiée découverte à 1,20 m de profondeur mais sans mobilier archéologique.

Pour la période antique le secteur compris de part et d'autre du ruisseau Toupiette et jusqu'à la RN 134, présente une concentration assez importante de structures (trous de poteau, solins, structure de chauffe, niveau de fréquentation) avec un effectif céramique se réduisant à un seul tesson de céramique (entre la fin du Second Âge du Fer et la période Augustéenne). Le type d'activité est difficile à préciser, le ruisseau jouant sans doute un rôle dans cette implantation, mais laquelle ? Pars rustica d'un ensemble plus vaste ou installation pastorale temporaire ?

La présence plus qu'abondante dans la région de structures de chauffe en galets dont la fonction n'est pas vraiment connue et situées en dehors de tout établissement antique « classique » pourrait se rattacher à des établissements pastoraux temporaires, c'est peut-être le cas ici.

Martin Jean-Michel



Asasp Arros - Déviation de la RN 134.
Sondage 90, st1, mobilier céramique Bronze ancien/moyen.

BANCA

Mines de la vallée de Baïgorry

En 2011, les efforts ont été portés principalement sur deux sites miniers de la commune de Banca : le site d'Astoescoria-Ilharragorry, situé près du bourg, et celui de Mehatze, sur la ligne de crête orientale de la vallée, la séparant de celle de Valcarlos, en Navarre.

■ **Le site d'Astoescoria-Ilharragorry (Banca)**

Le site minier Astoescoria est plus ordinairement connu sous le nom de mines de cuivre de Banca, ou encore *mines de cuivre de Baygorry*, dans les rapports de l'administration du XVIII^e siècle. Il a fait l'objet de recherches archéologiques, d'abord modestes en 1997 et 1998, puis qui se sont développées de 1999 à 2001 sous la direction de Bruno Ancel.

Les investigations avaient été essentiellement dirigées sur le réseau minier antique, ou supposé tel au départ. Sans entrer dans le détail, le premier apport de ces campagnes fut la confirmation de l'hypothèse émise au XVIII^e siècle, c'est à dire l'exploitation du site au cours de l'Antiquité. Plus précisément, cette période d'activité se répartit depuis le premier siècle de notre ère jusqu'au début du quatrième siècle.

Outre cette mise au point chronologique indispensable, l'étude dirigée par Bruno Ancel s'était attachée à dévoiler la dynamique de l'exploitation, et ainsi à retrouver le raisonnement des mineurs et leur compréhension des filons. Cette approche s'était focalisée sur celui des Trois Rois, dont les ouvrages souterrains profonds sont les mieux conservés et peut-être les plus complexes.

L'un des principaux autres filons, celui de Berg-Op-Zoom, a été travaillé à ciel ouvert, puis par des travaux souterrains dont certains orifices, les plus hauts dans le versant (entre les cotes 350 et 430), sont situés très près de l'affleurement du filon. Cette typologie peut indiquer des travaux primitifs, et donc révéler une ou des époques d'exploitation sensiblement antérieures à la période gallo-romaine. La minéralisation, telle qu'elle a été reconnue à l'époque moderne dans un panneau exploité plus bas, entre les cotes 240 et 300, est constituée de sulfures (chalcopyrite et cuivres gris argentifères), dans une gangue de quartz et de sidérite.

■ **L'opération de 2011 (filon de Berg-Op-Zoom)**

Deux sondages sont ouverts à une quarantaine de mètres l'un de l'autre, aux cotes 428 et 415, chacun en contrebas d'un escarpement qui pourrait résulter de la destruction de l'éponte aval du filon. L'absence de la partie supérieure de cette éponte provoque un adoucissement de la pente, et rend de fait le terrain

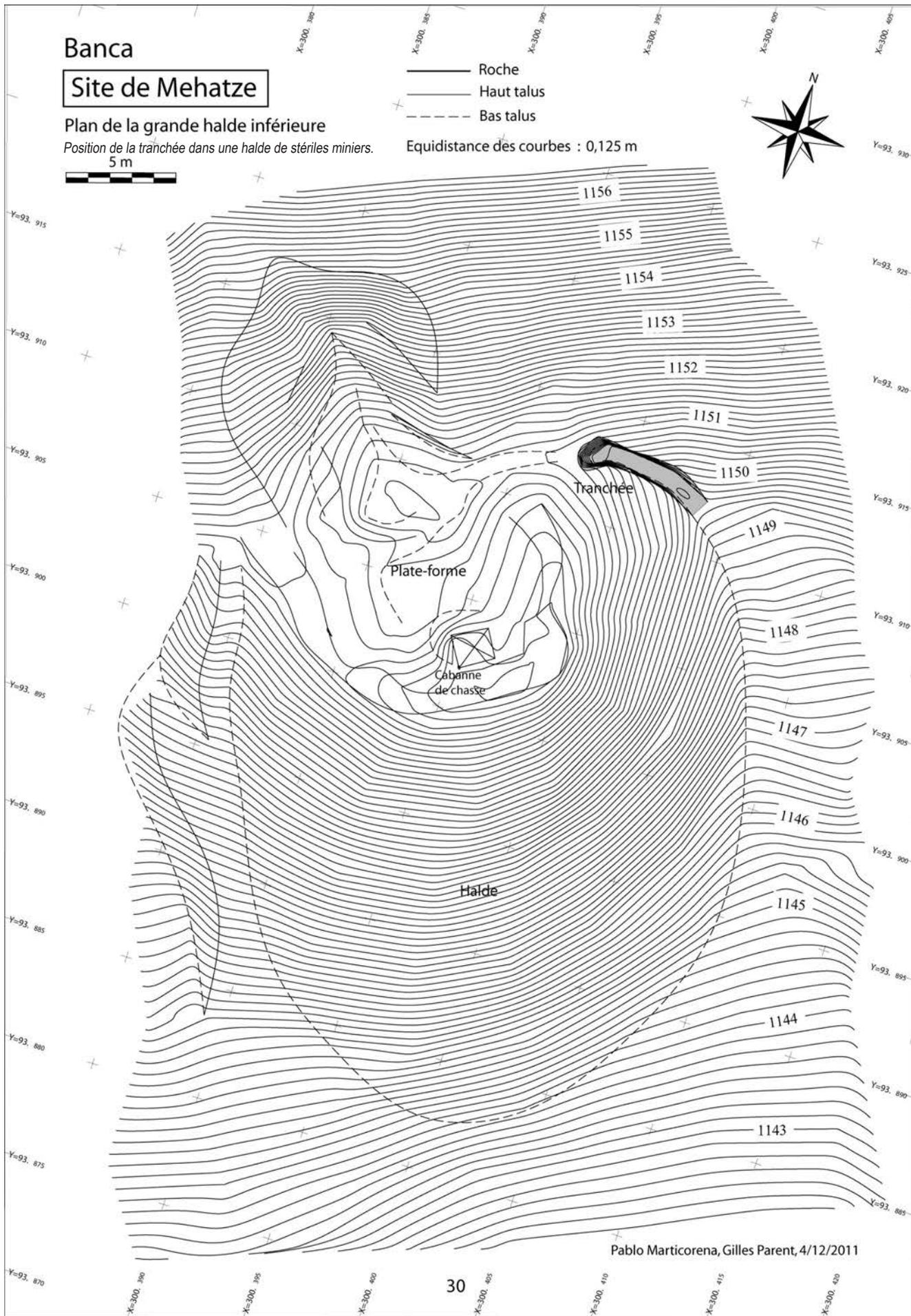
plus propice à une activité dans un contexte général fortement incliné.

Le premier sondage, en contrebas d'un large orifice effondré, ouvert à la base de l'escarpement, est pratiqué dans une sorte de combe où le colluvionnement a été malheureusement important. Les premiers indices tangibles de déblais d'exploitation apparaissent en effet tardivement, tandis qu'un niveau recelant des fragments de bois est finalement atteint à la profondeur de 2 mètres.

Les résultats de la datation de ces charbons ont constitué une surprise : fin X^{IV}e, début X^Ve siècle p.C. (Lyon 8346). Ce résultat étonne à deux titres : d'une part, il apparaît dans une partie du site dont la situation autorise à y espérer les travaux les plus anciens, d'autre part c'est la première datation obtenue à Banca relative à cette époque. Bien sûr, dans l'attente d'une confirmation, toutes les hypothèses sont permises, y compris celle d'une pollution des charbons, sans oublier la possibilité d'un débouillage de vieux travaux, au cours du Moyen-Âge, justifié par la quête, en Navarre comme dans une grande partie de l'Europe, d'argent pour battre monnaie. Des venues de mineurs italiens puis « allemands » sont d'ailleurs attestées en Navarre au cours du X^{IV}e siècle, sans pour autant que les textes que nous connaissons mentionnent la région des « Alduydes », ou Pays Quint, dont faisait alors partie le territoire du village actuel de Banca.

Le second sondage est réalisé à quelques mètres de l'orifice obstrué d'une descenderie ouverte dans les schistes. Après avoir traversé environ 0,80 m d'un niveau homogène et stérile, une stratification complexe apparaît : des couches plus ou moins entrecroisées, comportant des indices minéralisés, se succèdent. Leur extradors est convexe et plonge vers le versant, à l'opposé de l'orifice. Il s'agit sans nul doute de couches résultant d'un débouillage et d'une reprise.

À 1,30 m de profondeur, des niveaux horizontaux et très indurés apparaissent. Le premier est cependant recouvert par une couche très argileuse, à passées rouges et verdâtres, dont l'aspect évoque la sédimentation d'une aire de lavage. Trois sols ou ballasts successifs sont ainsi dégagés dans l'emprise du sondage (un peu plus de 2 m²), les deux premiers étant séparés par un niveau meuble de fragments de schistes sans matrice. Ils reposent enfin sur un niveau très meuble, de même nature que celui précédemment décrit, soutirant vers un vide sous-jacent, au contact d'une paroi rocheuse légèrement surplombante qui forme la berme sud-ouest du sondage. La base de ce niveau n'a pas été atteinte et l'approfondissement nécessitera d'abord un élargissement du sondage.





Des fragments de charbon de bois ont été prélevés dans le premier sol d'exploitation horizontal. Le résultat de la datation nous ramène aux alentours du tournant des second et premier s. a.C., soit plus d'un siècle avant les plus anciennes datations obtenues jusqu'à présent dans le site minier de Banca.

Le dégagement des niveaux horizontaux sur une plus grande surface afin de reconstituer l'aire de travail et d'y identifier les tâches qui s'y déroulèrent (lavage, minéralurgie ?...), puis l'approfondissement vers des niveaux plus anciens, constituent les perspectives de recherche pour les années à venir.

■ **Le site de Mehatze (Banca)**

Le site de Mehatze se situe en limite des communes de Banca et de Valcarlos, en Navarre, le long du flanc d'une culmination de la ligne de crête. Aucun texte ne mentionne ce site, qui semble en outre avoir été méconnu des prospecteurs du XVIIIe siècle, qui se sont pourtant attachés à décrire ou au moins à mentionner des ouvrages parfois bien moins importants. Le secteur minier est caractérisé par un filon très incliné dont l'affleurement, souligné par des barres de quartzites redressées, prend en écharpe la clôture manifestant la frontière. Il a été l'objet d'affouillements aujourd'hui comblés et s'enfonçant plus ou moins profondément. Des dépressions ponctuent un alignement parallèle à l'affleurement, une dizaine de mètres à l'écart, et trahissent des orifices comblés de courts ouvrages *en descenderie* destinés à rejoindre des niveaux plus bas dans le filon.

Plus à loin, dans les pâturages, ce sont de véritables plateformes et cônes de déjections, ou

halde, qui viennent troubler la régularité du versant. Ces manifestations désignent des orifices d'ouvrage d'assistance, *travers-bancs* ou *descenderies*, qui rejoignaient le filon en profondeur. Le volume de ces déblais évoque des excavations relativement importantes, tandis que des dépressions en forme d'entonnoirs, dans la partie haute du site, pourraient résulter de soutirages des remplissages de stériles, via les ouvrages d'assistance inférieurs. Cette configuration mettrait ainsi en évidence plusieurs époques distinctes d'exploitation.

La minéralisation observée dans les halde est l'hématite, tandis que la présence de chalcopryrite est probable, comme l'indiquent quelques coulées de malachite/azurite dans la caisse filonienne de l'affleurement.

C'est l'une de ces plates-formes qui a fait l'objet de l'opération de 2011, ou plus exactement de l'initialisation d'une opération qui va se poursuivre en 2012, à savoir le creusement d'une tranchée d'approche vers l'orifice colmaté. La tranchée est ouverte dans le dièdre formé par l'intersection du versant et l'un des flancs de la halde. La stratification rencontrée pour l'instant n'est pas suffisamment riche pour se risquer à des interprétations, si ce n'est l'observation d'un fin niveau tourbeux noir, résultant éventuellement d'un débouillage de travaux inondés. La tranchée sera poursuivie en 2012 tandis que des sondages seront pratiqués dans l'affleurement du filon, côté Navarrais.

Parent Gilles

Moyen Âge,
Époque moderne

BAYONNE

Rue des Gouverneurs - Cave médiévale

Le projet d'ouverture au public de la cave dite gothique, située rue des Gouverneurs, nécessite l'abaissement du niveau de sol pour permettre l'accès des personnes à mobilité réduite. Une opération d'archéologie préventive consistant en une analyse du bâti et en une fouille partielle du sol a donc été prescrite avec plusieurs objectifs : apporter des éléments de connaissance sur le bâti permettant de compléter les recherches historiques sur ce type de construction ; établir la relation chronologique entre les deux parties de la cave ; vérifier la chronologie des accès ; évaluer la relation avec l'ancien Hôtel des Gouverneurs (daté de l'époque moderne) ; comprendre la disposition de cette cave par rapport au parcellaire ancien et à son évolution ; permettre un calage chronologique du mobilier, en particulier pour la céramique.

Bien que largement recensées, les caves médiévales de Bayonne demeurent assez mal connues en raison de l'absence d'étude récente, tant monographique que synthétique. L'étude de bâti et la fouille partielle de la cave de la rue des Gouverneurs ont fourni de nombreux éléments de réflexion. On soulignera en effet que la stratigraphie était peu puissante car toutes les maçonneries furent installées directement sur le substrat géologique et que la cave semble avoir été curée dans son ensemble. Toutefois, six états ont été distingués dans les élévations.

Dans le premier état, une série de maçonneries a été détectée à l'ouest et dans la partie orientale de la construction. Un mur nord-sud, constituant la limite occidentale actuelle de la cave, pourrait être en relation avec le Château-Vieux, situé immédiatement au nord-



ouest. Le pôle castral semble en effet avoir fait l'objet de travaux de reconstruction vers la fin du XI^e siècle, ce qui a probablement entraîné d'importants terrassements et la mise en place d'un système défensif périphérique. À l'est, en revanche, les aménagements sont plus complexes. Distants d'environ 7 m du mur occidental, on a observé deux murs parallèles espacés de 4,80 m. Grossièrement orientés ouest-est (6,30 m de longueur), ils se retournent à peu près perpendiculairement. En l'absence de trace d'un mur transversal, ils forment ainsi une sorte d'étranglement. Ils aboutissent, à l'est, vers un réduit d'environ 2,20 m de largeur et conservé sur environ 2,50 m de longueur probablement doté d'une ouverture quadrangulaire. L'interprétation demeure difficile à établir compte tenu de la disparition totale de la stratigraphie dans la cave, de la faible hauteur des élévations conservées (inférieure à 2 m) et de l'incapacité à déterminer si le mur ouest de cet espace se refermait. Toutefois, l'ouverture détectée et la configuration du réduit indiqueraient l'existence d'un accès vers l'est. Le cadastre napoléonien montre d'ailleurs un alignement des parcelles et du bâti en cœur d'îlot qui pourrait correspondre à une ancienne rue dans le prolongement de l'impasse Gambetta.

Dans le deuxième état, les deux groupes de maçonneries antérieures sont repris. À l'est, on y insère des arcs doubleaux chanfreinés destinés à soutenir un berceau plein-cintre et le réduit est voûté et fermé par un mur transversal. Il reste toutefois accessible depuis la nouvelle salle par l'intermédiaire d'une arcade en tiers-point. On ignore toujours l'articulation occidentale de cet espace bâti mais la condamnation de la probable desserte orientale de l'état 1 plaide en faveur d'un mur le refermant car il devait logiquement être accessible par l'ouest. Le type de doubleaux permet de proposer une attribution au XIII^e siècle au plus tard. Plus à l'ouest, la maçonnerie nord-sud aurait été renforcée par une série de murets parallèles formant des piles ou des contreforts massifs d'environ 2 m par 1,50 m qui semblent confirmer l'idée d'un mur d'escarpe ou de terrasse lié aux abords du Château-Vieux. On soulignera d'ailleurs que le pôle castral ne se situe pas sur la hauteur du Vieux-Bayonne, occupée par la cathédrale, mais en contrebas, ce qui pourrait avoir conduit à le mettre en défense même du côté de la ville.

Dans le troisième état, l'espace peut-être jusqu'alors resté ouvert entre le mur occidental nord-sud et la salle orientale de la cave est aménagé. Probablement s'agit-il là d'une importante refonte dans le parcellaire, voire le réseau viaire. Une vaste salle de 8 m x 7,50 m est alors construite. Voûtée par de puissantes ogives chanfreinées, elle peut être attribuée à la fin du XIII^e ou au XIV^e siècle. À l'ouest, le mur est accolé sur les piles destinées à raidir la maçonnerie du premier état. Le mur occidental devait originellement posséder un soupirail central, ce qui semble exclure la possibilité d'un accès à la cave par l'ouest. Le mur méridional paraît homogène, sans le moindre indice d'ouverture. Le mur oriental ouvre par une grande arcade plein-cintre vers la salle orientale de la cave, ce qui semble exclure une nouvelle fois la possibilité d'accès par l'est. Le mur nord, en revanche, montre une vaste perturbation dans sa partie centrale, sur l'ensemble de sa hauteur (environ 4,50 m). Ainsi faut-il probablement envisager la présence d'une desserte de la cave par le nord, sans qu'il soit possible d'en définir ni la nature (espace ouvert ou bâti) ni l'organisation.

Dans le quatrième état, la grande salle de la cave subit un réaménagement. Le soupirail situé dans le mur ouest est remplacé par une porte centrale donnant directement sur la rue. On installe alors un escalier sur arcade dont la fondation a été retrouvée en fouille. Cette importante reprise entraîne une réfection du voûtain occidental et probablement la fermeture du mur nord de la cave dans le courant du XIV^e siècle.

Dans le cinquième état, la porte occidentale est condamnée et l'escalier sur arcade démoli. On reconstruit alors un autre escalier sur arcade qui devait permettre d'accéder par le nord. Toutefois, la perturbation située au centre du mur nord n'offre guère de lisibilité pour définir la position et le type de cet ouverture présumée.

Enfin, dans le sixième état, le second escalier sur arcade est détruit et le mur nord de la cave est réaménagé pour la création de la porte. Ces travaux sont contemporains de l'installation électrique et de la construction du parking souterrain en 1974. L'apport d'un épais remblai destiné à installer le sol de dalles ne peut être postérieur à cette date.

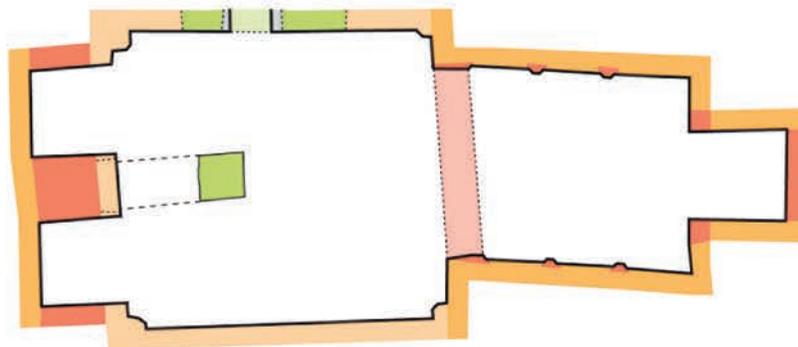
Martin Pierre



Bayonne - Rue des Gouverneurs.
Ci-dessus : Vue générale de la cave vers l'Est. Cliché V. Jolly, Archeodunum.
Ci-dessous : Plan de la cave avec phasage. Echelle 1/200e, topographie : V.Jolly, DAO : P. Martin, Archeodunum.

Proposition de phasage

- Etat 1
- Etat 2
- Etat 3
- Etat 4
- Etat 5



BAYONNE

Chemin de Jupiter - Clinique

A l'interfluve entre Nive et Adour, le diagnostic archéologique se situe sur un replat marqué par une pente modérée, orientée globalement vers le Nord, sur le plateau de Saint-Pierre d'Irube. Ce plateau repose sur des alluvions anciennes, relativement grossières à la base (pitxot), plus fines au sommet. Des sédiments fins, en partie éoliens, ont scellé cette terrasse au cours des phases froides du Pléistocène moyen et récent. Il en résulte des épaisseurs sédimentaires pouvant atteindre plusieurs mètres, qui pendant les périodes climatiques plus tempérées (et notamment au cours de l'Holocène) ont été modelées par l'érosion et entaillées par des vallons rapidement comblés voire sur-comblés (des transferts sédimentaires à courte distance qui sont à l'origine de l'ondulation du paysage).

Ces sédiments ont fossilisé de nombreuses occupations paléolithiques reconnues à proximité immédiate de l'emprise à diagnostiquer (Fourloubey, 2008). La présence d'un silex de qualité sur la proche colline de Mouguerre n'est pas étrangère à l'implantation de ces populations.

Le projet prévoit un bâtiment construit en grande partie en R-1 et sur vide sanitaire, des parkings et des espaces aménagés, sur une emprise foncière de 34 430 m². Les 29 tranchées de diagnostics ouvertes ont sondé une superficie au sol de 1,562 m² (soit 4,5 % de la superficie du projet), et ont été descendues à la cote de base des décaissements prévisionnels à concurrence d'atteinte du corps graveleux de la terrasse alluviale.

Huit locus ont été identifiés, dont six restituent des occupations du Paléolithique moyen. Celles-ci se succèdent, sans perturbation majeure, sur plusieurs niveaux à l'intérieur d'un large paléochenal qui traverse l'emprise de part en part selon un axe sud-ouest/nord-est ; elles débordent sur la bordure de celui-ci, mais sont alors résidualisées. La forte variabilité sédimentaire d'une tranchée à l'autre fait que les relations stratigraphiques inférées entre les sondages, et *a fortiori* entre les locus, sont exposées au titre de l'hypothèse globale la moins improbable.

Des indices protohistoriques, antiques et modernes viennent se superposer à l'ensemble.

La Préhistoire

De l'amont vers l'aval, les locus VIII, VII et VI représentent des segments d'un paléochenal qui s'écoulerait vers le Sud-Ouest. L'accrétion propre à cette situation topographique a permis d'enregistrer plusieurs niveaux archéologiques.

En amont, le locus VIII présente trois maigres niveaux dont seul le niveau profond (-1,65 m) peut être

attribué au Paléolithique moyen par la présence d'un biface de type Basté.

Le locus VII, en position intermédiaire, compte cinq niveaux archéologiques. Le niveau 2 (VII.2) est le niveau principal du locus : au centre du sondage 19, entre 1,20 et 1,25 m de profondeur, 128 déchets de façonnage de biface (101 débris ou esquilles et 27 éclats), sans patine, ont été récoltés. Les vestiges étaient constitués en amas sur ¼ de m² environ, dans la partie inférieure d'un horizon aéré argilo-limoneux jaunâtre localement dépigmenté (C5).

En aval, le locus VI marque un étranglement en entonnoir du paléochenal. Ce locus est le plus riche, avec neuf niveaux archéologiques, dont cinq à l'intérieur même du paléochenal. Le niveau 5 (VI.5) est un Moustérien sans patine aux caractères plutôt Quina ; d'après les liaisons stratigraphiques, ce niveau se placerait immédiatement sous le niveau principal du locus VII (VII.2), ou en serait contemporain. Le niveau 7 (VI.7), exactement au sommet d'une argile limoneuse dense jaunâtre (parfois aux reflets rosés), est l'équivalent du niveau 5 du locus VII (VII.5) ; il compte les mêmes objets à profonde patine jaunâtre, probablement acheuléens, dont une ébauche bifaciale et un fragment de biface. Le niveau 8 (VI.8) est atteint entre 1,57 et 1,63 m de profondeur sur le sondage 27. C'est le niveau archéologique principal du locus VI, dans le même horizon sédimentaire que le niveau précédent : 1 percuteur, 3 nucléus, 26 débris et 84 éclats, quasiment tous avec une patine insensible, traduisent un faciès moustérien exclusivement discoïde (voire micro-discoïde), à pointes pseudo-*Levallois*. Les objets constituaient un amas, aux limites non explorées.

Le mode d'installation des tailleurs du niveau VII.2 n'est pas différent de celui du niveau VI.8 : sur un replat à l'intérieur du paléochenal, tourné vers le sud-ouest. Ce replat fonctionne en effet comme une ligne de partage des eaux, avec de part et d'autre une pente vers le sud-ouest (vers l'avenue du Prissé) et une pente vers le nord-est (vers Cantegrit). Le décalage horizontal (40 m de distance) entre les deux positions occupées (à respectivement 35,56 et 34,45 N_{GF}) s'explique par le balancement de la ligne de partage des eaux.

Le locus V, en situation altimétrique intermédiaire, est plus riche. Le niveau 2 (V.2), niveau archéologique principal, apparaît sur 20 cm d'épaisseur, dans la moitié inférieure d'un dépôt sédimentaire (C4) à dominante argileuse. Le mobilier moustérien (113 objets recueillis) est dispersé apparemment sans ordre, et présente des attributs morphotechniques (*Levallois*, *Kombewa*, *discoïde* et *Quina*) et des états de surface

(patine légère à profonde) variables ; la perturbation du niveau est évidente, la résidualisation étant même sans doute précédée d'un colluvionnement si l'on en croit la présence d'un biface lancéolé acheuléen à très forte patine jaunâtre. Pourtant, la présence d'un petit groupe, juste sous le niveau V.2 mais en contact avec lui, nous fait soupçonner une résidualisation incomplète, stoppant au sommet de ce niveau N3 (V.3) : ce lot est en effet très homogène par la méthode mise en œuvre (discoïde) et par les états de surface (une patine blanche opaque), et peut être raccordé à certains des objets sus-jacents du niveau 2. Ainsi, en comparant avec les données du paléochenal et à titre d'hypothèse, la résidualisation sur le locus V aurait pu s'arrêter (ou du moins fortement ralentir) entre les occupations de VI.7 et VI.8, préservant localement les données les plus anciennes.

En amont, le point le plus haut est représenté par le locus IV : 13 éclats, outils et nucléus de technologie Levallois et discoïde sont dispersés sur 2 ou 3 maigres niveaux. Toutefois, barré par une remontée du toit de la grave (pitxot), la relation de ce locus avec le paléochenal n'est pas évidente.

L'histoire

La découverte dans les fosses st12 (locus IV) et st14 (locus VII) d'un mobilier protohistorique ou d'une antiquité ancienne est plus inattendue. Il s'agit de fragments de pâte noire à gros dégraissant, ou de pâte assez fine noire à dégraissant moyen. En extrapolant au niveau sédimentaire d'apparition et au remplissage de celles-ci, nous y adjoignons une profonde et étroite fosse de 45 cm de diamètre à l'ouverture, mais à la forme et à l'aplomb relativement inconstants, garnie de charbons de bois jusqu'à sa base à 1,40 m de profondeur ; une base représentée par les restes d'un petit pot en bois, dégradé sur place et presque intégré au sédiment.

L'Antiquité romaine est confinée au locus I. Les vestiges de cette période étaient attendus, *a fortiori* sur cette parcelle qui jouxte les deux occupations antiques de Jupiter 1 (Beyrie, 2010). Le sondage 22

offre une fosse avec un mobilier flavien (Ier à milieu IIe siècle), et se raccorde donc au replat de la section I (à l'ouest d'un vallon holocène) de Jupiter 1. Le petit établissement rural, contemporain de l'établissement du *castrum* de *Lapurdum* (fin IVe – début Ve), mis au jour sur la section II (sur le rebord est du vallon holocène) de Jupiter 1, pourrait être à l'origine des quelques vestiges découverts en stratigraphie dans les colluvions du sondage 3, à l'ouverture du vallon. Parmi ces indices, une amphorette et un grand vase à cuire à lèvres peignées forment un lot homogène indiquant une large période entre milieu IIe et Ve siècles.

Enfin la partie occidentale (sections V et VI) de l'emprise contient des indices modernes au rare mobilier, mais l'association entre un fossé, une voie de circulation avec ses deux fossés bordiers, et (sous réserve en l'absence de mobilier) une base de mur indique un probable établissement rural.

■ Bilan

Le site de Jupiter 3 propose ainsi un nouvel écho aux découvertes antiques et paléolithiques faites récemment sur le plateau de Saint-Pierre d'Irube. Toutefois, la densité des peuplements reconnue à l'occasion de ce diagnostic (au moins cinq niveaux paléolithiques dans le chenal et autant sur ses bords) est d'une telle ampleur qu'un effet de loupe a pu se produire : les occupations reconnues comme majeures sont peut-être très localisées, les juxtapositions et superpositions mineures sont peut-être beaucoup plus étendues, les niveaux archéologiques sont peut-être plus nombreux.

Dans tous les cas, le site des cliniques de Capio n'en est pas à son premier projet d'occupation, loin s'en faut...

Fourloubey Christophe

- Fourloubey, C. Bayonne - Chemin de Jupiter - Prissé Haut. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2008, p. 137-138.
- Beyrie, A. Bayonne - Chemin de Jupiter. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2010, p. 171-172.

BAYONNE

Chemin de Jupiter – Clinique (parkings)

Le site des parkings de la clinique Capio, qui s'étend sur 11 247 m² en continuité vers le sud du terrain dévolu à la construction (cf. notice supra), a été diagnostiqué à l'aide de onze tranchées représentant une superficie au sol de 658 m² (soit 5,9 % du projet). Il révèle des indices archéologiques comparables à ceux qui ont été mis au jour sur le site de la clinique proprement dite, mais dans des proportions moindres.

La Préhistoire est représentée par 63 silex taillés et 5 galets divers, répartis sur au moins deux ensembles archéologiques ; contrairement à ce qui est observé sur le site voisin de Jupiter 3, il est difficile de raisonner en terme de niveaux tant la dispersion des mobiliers semble continue.

L'ensemble archéologique supérieur contient des racloirs, des éléments de façonnage, de débitage discoïde et Levallois, fusionnant probablement diverses occupations du Paléolithique moyen. La patine de ces mobiliers est d'ailleurs très variable (insensible, légère ou opaque).

L'ensemble inférieur tranche nettement par l'importance de la patine jaunâtre profonde ; ce caractère

est celui de l'Acheuléen local, mais l'hypothèse est contrariée - exactement comme à Jupiter 3 - par la présence, quelques dizaines de centimètres plus bas dans la stratigraphie, de quelques objets évoquant la composition de l'ensemble supérieur.

Quelques tessons d'une céramique grossière à pâte noire et marron sont les seuls signes d'une occupation plus récente du site ; ils ont des équivalents sur le locus VII de Jupiter 3, et remontent à la Protohistoire ou au début de l'Antiquité.

Le site des parkings n'apporte aucun élément nouveau qui n'aurait été diagnostiqué sur le site de la clinique, mais en mettant en évidence une continuité certaine, il permet de considérer ces deux permis de construire dans leur globalité. A une échelle plus petite, il permet de prendre un peu plus encore la mesure de la sensibilité archéologique du plateau de Saint-Pierre d'Irube.

Fourloubey Christophe

BIDART

Cours inférieur et plage de l'Uhabia

Le diagnostic archéologique réalisé en bordure du dernier kilomètre de l'Uhabia a été motivé par la réorganisation complète de la gestion des flux de ce fleuve et du réseau d'assainissement des eaux usées de la commune de Bidart. Cet important projet, sous maîtrise d'ouvrage de la Communauté d'Agglomération Côte Basque, conjugue la réalisation d'un bassin de 4 hectares et d'une porte à clapets en aval pour la gestion des flux du fleuve, le creusement d'un second bassin de 5000 m² pour contribuer à l'assainissement des eaux de la station d'épuration, et l'enfouissement de deux conduites de refoulement qui débouchent sur un émissaire en mer à 500 mètres de la plage, soit un tracé cumulé de 1,5 kilomètres environ.

Les résultats sont minces en ce qui concerne les indices d'occupations anciennes. Alors que des vestiges antiques (monnaies et céramiques) furent découverts dans les années 1970 sur la plage, elle-même surplombée au sud par l'établissement des salaisons de poisson de Guethary (Ephrem, 2009), les seuls artefacts mis au jour se rapportent toujours à la fin de la période moderne.

Près de l'estuaire, plusieurs niveaux de remblais contemporains, sur 3 m d'épaisseur en moyenne,

recouvrent des dépôts alluviaux et marins (sables, graviers grossiers) qui, malgré la présence hypothétique de constructions portuaires à proximité, sont exempts de tout vestige en place ; ceux découverts sont assimilables à de la destruction. Sans être définitives au vu des faibles superficies ouvertes, nos observations n'abondent donc pas dans le sens de tels aménagements modernes.

Les zones en retrait ne livrent pas d'avantage d'indices d'occupation, hormis quelques mobiliers modernes, tous inclus dans un ensemble d'horizons à caractères palustres qui colmatent l'essentiel du fond de vallon. Ces dépôts dépassent les deux mètres de puissance. On soulignera cependant l'existence d'un méandre ancien du fleuve qui les recoupe, et la mise au jour dans ses zones médianes de pieux et d'un élément indéterminé en bois (batellerie, corps-mort ?). Ce méandre serait néanmoins antérieur au cadastre napoléonien si l'on compare les deux tracés.

Ces dépôts palustres supérieurs reposent eux mêmes sur deux types de formations distinctes. Ponctuellement, entre deux et trois mètres de profondeur relative, des sables à polygones nets puis des terrasses alluviales à graviers grossiers prouvent

la persistance de formations pléistocènes y compris dans la plaine alluviale. Elles prennent la forme d'îlots vestigiels découpés selon l'érosion combinée des écoulements de versants et des modifications régulières des tracés anciens du fleuve. Le second type de formations sous-jacentes concerne l'alternance répétée de gleys palustres (contexte asphyxiant) et de reprises ponctuelles de végétalisation qui engendrent un début de tourbification. Ces épisodes de relatif assèchement du marais demeurent brefs, ce dont témoigne la puissance toujours faible de ces dépôts pseudo-organiques (de 10 à 30 cm).

Mais le caractère important de cette séquence tient à l'épaisseur globale qu'elle peut prendre. Un sondage montre en effet que l'érosion est à l'origine du creusement d'un talweg étroit et profond au détriment des dépôts pléistocènes, selon un axe perpendiculaire à celui de l'écoulement du fleuve. Alors que les sols pléistocènes sont atteints à près de 4 m de part et d'autre, la partie centrale de ce talweg connaît un

colmatage d'au moins 8 m (soit près de 5 m sous le niveau marin actuel), par ces formations palustres alternées. A la base, la caractérisation d'un niveau coquillier prouve en outre que des apports marins ont pu contribuer à ces formations hydromorphes. Les sables pléistocènes n'ont pu y être décapés, les investigations ne pouvaient pas aller au delà des 8 m déjà atteints.

Si l'opération n'apporte aucun élément direct sur l'anthropisation des zones côtières, les prélèvements systématiques de sédiments permettent d'envisager à terme une étude paléo-environnementale aboutie. Une telle analyse compléterait avec à propos les données exploitées sur les contextes équivalents de Mouligna, Mouriscot et Chabiague.

Notice issue du rapport final d'opération
fourni par le responsable Marembert Fabrice (Inrap)

- Ephrem, B. Guethary – Ancien jardin du chef de gare. *Bilan scientifique régional*, SRA Aquitaine, 2009, p. 151-152.

CAMBO-LES-BAINS

Avenue d'Espagne

Cette opération de diagnostic archéologique a concerné un projet de construction de plusieurs immeubles sur la commune de Cambo-les-Bains, avenue d'Espagne.

La zone considérée couvre une superficie de 11391 m². Elle s'inscrit à l'intérieur du périmètre du bourg médiéval et moderne de Cambo, dont l'un des éléments structurants était constitué par la maison forte d'Assantza. Malgré sa mention dans plusieurs textes et dénominations, son emplacement n'est pas connu avec exactitude. Il pourrait ainsi correspondre au bâtiment d'époque moderne situé dans une parcelle

adjacente, mais on ne peut exclure une reconstruction et un déplacement par rapport à l'édifice originel.

Huit tranchées ont été réalisées représentant une surface de 708 m², c'est-à-dire 6,2 % de la totalité du projet.

Quatre portions de fossés de parcellaire moderne ont été retrouvés ainsi que deux fondations de muret de jardin également modernes. Il est clair que les vestiges retrouvés se rapportent aux périodes récentes et qu'il faut donc chercher ailleurs la maison forte d'Assantza.

Sandoz Gérard

LAHONTAN

Carrière de graves aux lieux-dits Padeilles et Cout dous Haux - Phase 1

L'opération de diagnostic a porté sur l'emplacement d'une future exploitation de gravière sur la commune de Lahontan. La surface prescrite est de 28 000 m² sur les parcelles 45p et 111 de la section AZ.

L'assiette du projet se développe sur la basse terrasse alluviale en rive gauche du Gave de Pau peu avant sa confluence avec le Gave d'Oloron. Bien que les traces d'occupation humaine ancienne y soient à ce jour beaucoup moins nombreuses, les similitudes géomorphologiques que cette vallée partage avec

sa voisine suggèrent un potentiel archéologique équivalent en densité et en chronologie, depuis le Paléolithique supérieur jusqu'au Moyen Âge, et particulièrement pour l'époque antique.

Les 41 sondages effectués se sont tous avérés négatifs, même si la présence de petits paléo-chenaux matérialisés par des comblements argileux ou sableux a été observée.

Béague Nadine

LARRAU Grotte d'Amelestoy

La grotte d'Amelestoy se situe sur le massif du Pic d'Orhy, à proximité de la ligne de partage des eaux entre l'Ebre (Mer Méditerranée) et l'Adour (Océan Atlantique). Cette région de Haute Soule est essentiellement constituée par les terrains montagneux de la commune de Larrau. La cavité sépulcrale, qui s'ouvre à 1 320 m d'altitude dans les calcaires du Danien, est globalement constituée de deux conduits étroits, partiellement parallèles et superposés, qui communiquent par une étroiture pentue. Elle a été inventée en 1989 et il s'en est alors suivi une brève opération qui a consisté à prélever cinq crânes, ainsi que quelques autres vestiges osseux humains mobiles, de faune et un tesson. Il a ensuite fallu attendre des visites en 2008 et 2010 avec l'un des inventeurs (G. Cazenave) pour décider d'une demande d'autorisation de fouille programmée. La chronologie confirmée quelques mois plus tard (Âge du Bronze ancien/moyen Poz-39962 3340 ± 30 BP, soit 1728-1529 BC) s'inscrit pleinement dans le projet que nous menons depuis quelques années sur le peuplement de la moyenne et haute montagne dans les Pyrénées occidentales.

L'exploration a concerné les deux galeries. Le niveau supérieur a livré des vestiges archéologiques dans la moitié nord, ce qui suppose l'existence de dépôts humains qui auraient été par la suite en grande partie remobilisés ou détruits. La galerie inférieure a livré une majorité de restes osseux, dont la plupart appartiennent à de la faune, et quelques tessons.

Aucune connexion anatomique n'a été identifiée. En outre, il existe un net déficit de vestiges squelettiques

si l'on se réfère au nombre minimal d'individus qui s'élève à sept, dont quatre adultes, deux enfants et un individu périnatal.

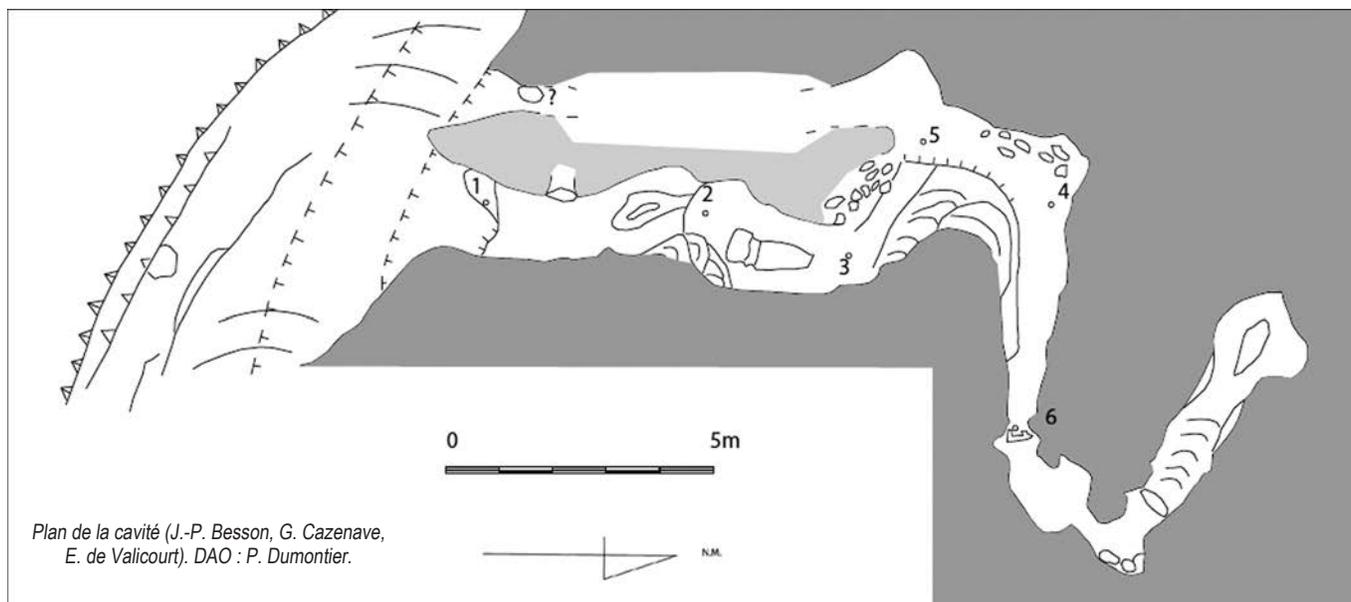
Les vestiges mobiliers comportent uniquement des tessons rapportables pour la plupart au Bronze ancien/moyen avec un minimum de cinq vases qui forment un lot homogène, et à la période tardo-antique pour une pièce. Ces vases ne sont actuellement que très peu représentés. Les os de faune sont en revanche particulièrement nombreux. Leur accumulation ne résulte pas d'une action anthropique. A l'inverse, ils présentent de nombreuses traces de carnivores.

L'hypothèse d'un dépôt funéraire secondaire partiel est envisageable, même si les arguments qui viennent l'étayer sont faibles. Nous avons en effet retrouvé des petits os des extrémités qui en général sont oubliés pour alimenter un dépôt secondaire. Une autre hypothèse est d'ordre naturel. Une vidange a pu résulter de ruissellements importants lors des phases pluvieuses et de fonte des neiges.

Cependant toute la cavité n'a pas été dégagée. Il reste à explorer la partie sud de la galerie inférieure qui laisse apparaître en surface des os humains mêlés à de la faune.

Les données archéologiques et la datation absolue placent l'utilisation funéraire préférentiellement à l'Âge du Bronze moyen. Son altitude ainsi que sa localisation sur le versant nord de la chaîne pyrénéenne la relieraient à un habitat saisonnier non reconnu actuellement.

Courtaud Patrice,
Dumontier Patrice, Armand Dominique



LARUNS

Estive d'Aneou - La Gradillère

L'étude de l'occupation sur la longue durée de l'estive d'Aneou s'est poursuivie en 2011 avec l'ouverture d'une fouille sur le site de l'Entité 5 qui avait été reconnue lors des prospections de 2004. Implantée sur un petit col culminant aux alentours de 2024 m d'altitude, elle est constituée par le regroupement de six structures réparties sur un espace d'environ 25 m par 20 m.

Cinq d'entre elles (n°11, 12, 13, 15 et 16), dont trois peuvent être fonctionnellement interprétées comme des cabanes, sont en connexion spatiale directe, sans qu'il soit pour autant possible d'établir de relation stratigraphique et, par conséquent, d'évaluer leur synchronie. Distante de 8 m vers le nord, la cabane n°14 avait fait l'objet en 2005 d'un sondage de 2 m² qui avait recoupé son mur sud ; un charbon de bois recueilli dans ce qui était apparu comme le seul véritable niveau d'occupation avait livré une date couvrant les XIVE et XIIIe siècles avant notre ère, soit la transition entre le Bronze moyen et le Bronze final. Elle dessine de ce fait, avec quatre autres structures également datées par radiocarbone de l'Âge du Bronze, une répartition de l'occupation sur les marges hautes de l'estive, ceci ne signifiant toutefois pas qu'il s'agissait des seuls espaces exploités à des fins pastorales à cette période.

Le choix de la fouille s'est porté sur une autre structure de l'entité 5, la n°13, située à son extrémité sud-est. En surface, elle se présente sous la forme d'un micro-relief positif de 5,50 m de long sur 4,40 m de large (mesures extérieures) et de 4,60 m de long sur 3 m de large (mesures intérieures). La largeur moyenne des murs, qui ne sont perceptibles que par quelques pierres éparses, est estimée à 0,50 m. Bien qu'aucun accès n'apparaisse à ce niveau, la forme et la superficie de cette construction conduisent à poser l'hypothèse d'une cabane. L'objectif était donc de documenter pour la première fois grâce à une fouille extensive une unité pastorale de l'Âge du Bronze à Anéou : mode de construction, typologie fonctionnelle du bâtiment, durée d'utilisation, phases de réfection ou de restructuration,

L'opération, initialement prévue pour permettre l'exploration complète de la structure, a été entravée par les très mauvaises conditions climatiques. Si les niveaux d'abandon et de comblement du bâtiment ont été entièrement reconnus, le niveau d'occupation n'a pu en revanche être que partiellement fouillé.

Le dégagement de la structure 13 a fait apparaître une organisation en deux espaces distincts : un espace intérieur de 6 m² et un espace extérieur de 3 m², reliés par une ouverture de 1,40 m de large, ce qui constitue

une originalité car les accès des habitats pastoraux s'effectuent souvent par des portes étroites et basses de façon à empêcher le passage des animaux. Les murs du corps principal du bâtiment, dont certains prennent appui sur le socle rocheux, ont une largeur de 0,80 à 1 m ; bien que de mise en œuvre variable, ils se composent de deux parements formés de dalles et blocs de grand module (de 30 à 80 cm), comblés par une fourrure d'éléments de calibre plus réduit. L'espace extérieur est délimité par le prolongement du mur nord-est, par une cloison constituée d'une dalle posée de chant et qui encadre l'accès à l'espace intérieur ainsi que par un trou de poteau de 30 cm par 20 cm, doté de pierres de calage, qui atteste l'existence d'une couverture légère.

Le sol d'occupation, *a priori* unique dans l'état d'avancement de la fouille, se distingue peu du sol naturel environnant. Plusieurs lentilles associant cendres et sédiment reposent à l'interface supérieure de ce sol ; pour deux d'entre elles, l'interprétation de structures de combustion *in situ* peut être avancée : un foyer situé dans l'espace intérieur, à l'angle formé par le mur sud et la cloison de séparation avec l'espace extérieur, correspondrait à une position assez classique dans une construction pastorale d'estive (évacuation des fumées, libération d'une zone de travail et de couchage) ; une aire de chauffe pourrait également se trouver au niveau de l'espace extérieur mais son dégagement incomplet ne permet pas d'affirmer son statut. Si elle se confirmait, la raison d'une telle bipolarisation des feux devrait être discutée : activités différentes ? Temporalités différentes ?

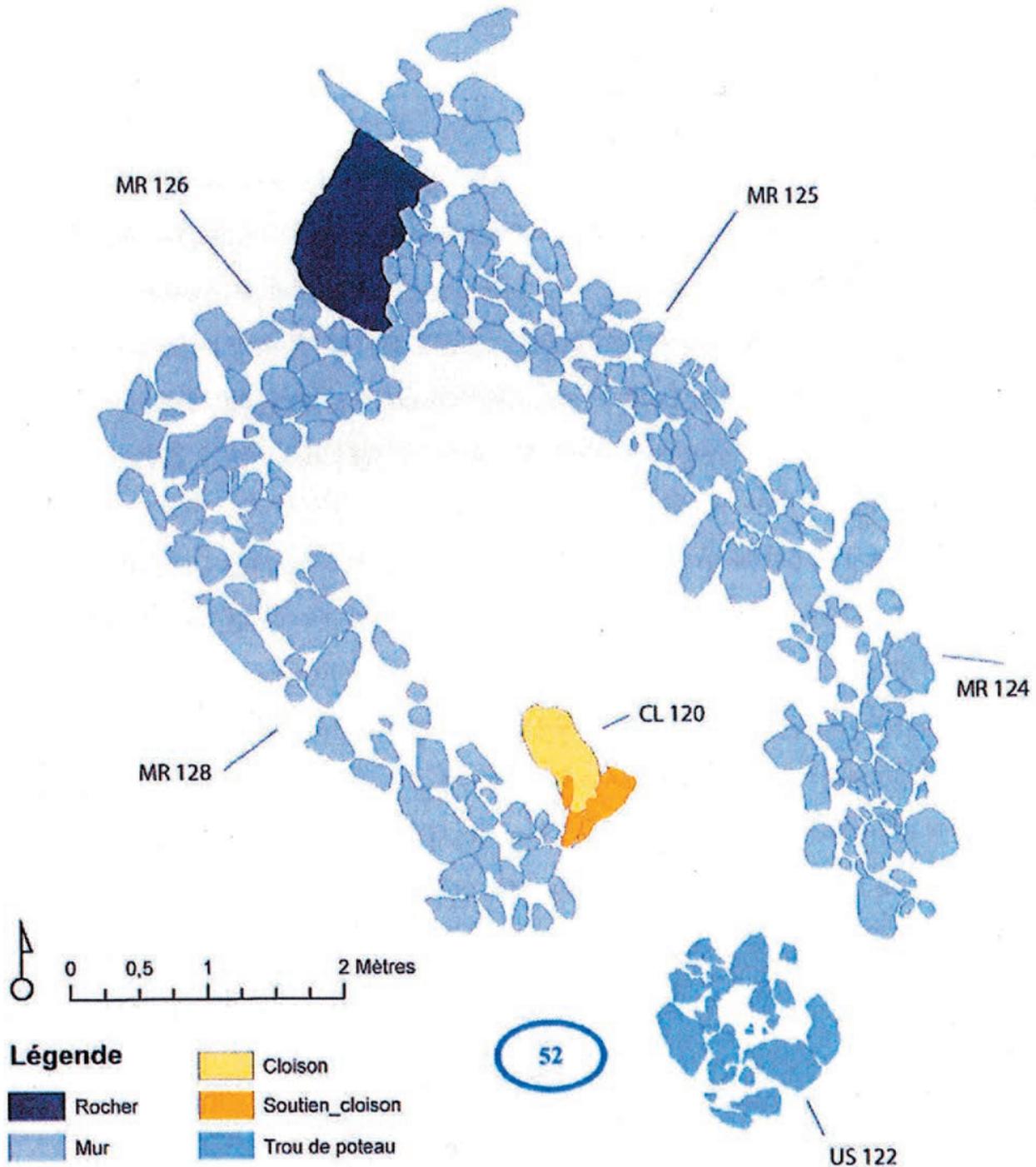
Une datation radiocarbone effectuée sur un charbon de bois prélevé dans le sol d'occupation a fourni un résultat de 2940 +/- 30 BP soit 1264 BC – 1045 BC (95,4 %) en valeurs calibrées. Légèrement plus récente que celle obtenue sur la structure 14, elle confirme toutefois une occupation générale du replat durant la seconde moitié de l'Âge du Bronze. Le mobilier recueilli se résume à deux fragments céramiques, dont les caractères typo-techniques sont compatibles avec une attribution au Bronze final sans pour autant avoir valeur diagnostique. Cette situation contraste avec la (relative) abondance observée sur les sites du secteur de La Glère datés de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge : on peut y voir soit l'usage d'ustensiles et de vaisselle en bois, soit l'emport complet des objets à la fin de l'estivage, soit le reflet d'un usage différent.

L'architecture de la structure 13 avec l'existence d'un auvent constitue un exemple sans équivalent à ce jour dans l'ensemble du massif pyrénéen. La présence de foyers soutient la fonction de cabane au



détriment de celle d'étable ou de lieu de traite mais cela reste à prouver plus complètement au travers d'un achèvement de la fouille de cette structure et d'une extension aux structures adjacentes.

Notice rédigée par Ferullo Olivier (Sra) à partir du rapport final d'opération fourni par les responsables Calastrenc Carine (Cnrs) et Le Couédic Mélanie (Sup).



Laruns - Estive d'Aneou - La Gradillère.
Plan de la structure n°13 (entité n°5). L'espace intérieur est prolongé au sud-est par un auvent.

OLORON-SAINTE-MARIE Rue Saint-Grat

En avril-mai 2011, une surveillance archéologique a été réalisée à l'occasion de travaux de rénovation du réseau de gaz dans le cœur du quartier historique de Sainte-Marie.

Ce suivi pouvait permettre de compléter les connaissances sur le passé de la cité, notamment sur des questions telles que le développement urbain d'*Illuro* sous le Haut-Empire ou sur la nature et le positionnement de l'enceinte de la ville médiévale. Cette intervention, ciblée sur chaque extrémité de la rue Saint-Grat, pouvait par ailleurs offrir de précieux renseignements sur le quartier médiéval et moderne de Sainte-Marie, cette rue en constituant l'axe principal.

L'ouverture des tranchées n'a fourni que peu d'indices sur la ville antique par rapport aux nombreuses découvertes qui ont été faites par le passé autour de la cathédrale. Deux structures antiques ont été identifiées, une fosse et une maçonnerie, qui sont localisées dans la partie orientale du chantier, à l'angle avec la rue Casamayor Dufaur. Cependant aucune interprétation quant à leur fonction n'est possible. Il en est de même pour l'ensemble du mobilier céramique collecté. Il constitue un lot très homogène, mais malheureusement trop réduit pour fournir une fourchette chronologique plus précise que celle du Haut-Empire.

La (re)découverte du soubassement de la pile sud de la porte ouest de l'enceinte médiévale demeure l'apport principal de cette opération. Cette fondation avait déjà été aperçue par le passé lors de surveillances effectuées par M. Montaigue en 1932, et plus récemment par J. Dumonteil en 1986 et 1994. L'intervention a permis d'en préciser sa description

(dimensions, matériaux de constructions...) et surtout sa position. La pile nord de cette porte, dénommée le « Portail » dans les archives modernes, devait quant à elle se trouver à l'emplacement de l'actuelle maison Carçabal, laissant une ouverture large d'environ 3,50 m. Malheureusement, aucun élément concernant la date de la construction de cette enceinte n'a pu être reconnu, puisque, d'une part, toutes les relations stratigraphiques ont été détruites par les divers réseaux, et d'autre part, aucun mobilier même résiduel n'a été trouvé. L'hypothèse d'une édification dans le courant du XIII^e siècle demeure donc privilégiée sans pouvoir pour autant être confirmée. Désaffectée au moins depuis la fin du XVIII^e siècle, sa destruction complète n'est intervenue que dans le début des années 1920.

Aucun indice sur une éventuelle porte orientale, ni sur le reste de l'enceinte n'a été mis au jour.

D'autres vestiges ont été dégagés se rattachant plutôt à l'époque moderne. A chaque extrémité de la rue Saint-Grat, des maçonneries ont été identifiées comme étant celles de maisons figurant sur le cadastre napoléonien. Quelques lentilles de la chaussée moderne ont également été découvertes. Elles étaient liées à un petit aqueduc, déjà connu dans les archives sous le nom de « canau », qui assurait une distribution d'eau courante aux habitants de la cité.

Néanmoins, les découvertes de tous ces témoins du passé de Sainte-Marie ne sont vraisemblablement que très partielles étant donné les nombreuses perturbations du sous-sol de cet axe.

Perrot Xavier

SERRES-CASTET Chemin de la Carrère

En novembre 2011, préalablement à la construction de l'extension de la mairie de Serres-Castet, Chemin de la Carrère, à proximité immédiate de la motte castrale a eu lieu une opération de diagnostic archéologique.

Le projet, d'une surface de 650 m², a été très partiellement diagnostiqué en raison de la présence de nombreux réseaux techniques enfouis ; une seule tranchée a donc pu être réalisée.

Une structure en creux contenant des scories en alliage cuivreux et du mobilier céramique épars datés de l'époque médiévale à contemporaine y ont été découverts. Les caractéristiques des scories (poids, taille...) permettent de penser qu'une pièce(s) assez volumineuse, peut-être une cloche, a été produite dans un environnement proche.

Moreau Nathalie

UHART-MIXE Château d'Uhart

Le château d'Uhart a été racheté récemment et les nouveaux propriétaires y ont engagé des travaux, dont la réalisation est programmée sur plusieurs années. Nous avons eu la possibilité de procéder à des observations sur le bâti et de réaliser un sondage à l'intérieur.

Au Moyen Âge, Uhart-Mixe a tout d'abord fait partie de la vicomté de Dax avant d'être intégrée progressivement au royaume de Navarre. Le nom basque Uharte (ur-arte), qui signifie « entre (les) eaux », renvoie incontestablement à une zone très restreinte du territoire communal correspondant à une langue de terre étroite comprise entre deux rivières, la Bidouze et l'Ispachourry. C'est là qu'ont été bâtis l'église Saint-Pierre, mentionnée autour de 1160 dans le cartulaire de la cathédrale de Dax et désaffectée à la fin du XIXe siècle (Duvivier, 2010), et l'édifice qui a fait l'objet de cette opération archéologique, inventorié parmi les maisons fortes de la vallée de la Bidouze (Normand, 1999). Dans un premier temps, l'habitat paraît s'être développé principalement non loin de l'église et des cours d'eau, puis avoir gagné des secteurs plus éloignés. De fait, la commune présente actuellement un habitat très dispersé.

Il est possible que des personnages du nom d'Uhart qui apparaissent dès la première moitié du XIIe siècle dans des actes liés à l'abbaye de Sorde aient été des membres de la lignée d'où seront issus les seigneurs d'Uhart. Par la suite, des Uhart assurément associés au site d'Uhart-Mixe sont régulièrement mentionnés dans les textes, notamment ceux conservés dans les archives navarraises. En effet, aux XIVe et XVe siècle, des Uhart occupent différents postes auprès du roi de Navarre. De plus, ils possèdent plusieurs droits féodaux, notamment des droits justiciers sur les maisons d'Uhart et d'une paroisse voisine, Sorhapuru. Leur situation se dégrade fortement à partir de la fin du XVIIIe siècle et les biens de Jean d'Uhart sont saisis en 1832.

Le château est un ensemble composite dont la partie la plus ancienne (fin XIVe/début XVe siècle ?) est un édifice fortifié, de plan très légèrement trapézoïdal et orienté nord-sud. Ses murs, dont l'épaisseur est proche de 1,50 m, sont posés sur le substrat calcaire et construits à l'aide de blocs du calcaire du Flysch local disposés en assises relativement régulières pour le parement extérieur, moins ordonnées à l'intérieur, tandis que le blocage est constitué de petits blocs

irréguliers. Le tout est lié par un mortier riche en chaux et très résistant. Cette construction, qui s'observe sur deux niveaux, est surmontée par un autre niveau fait d'une maçonnerie assez différente puisque y ont été employés des blocs soigneusement façonnés et de module sensiblement plus important. Plusieurs bouches à feu existent à cet étage, de même que divers aménagements (cheminée, évier...). Un redent, qui court sur tout le pourtour de ce bâtiment, paraît avoir été destiné à soutenir une élévation en matériaux périssables. Enfin, une porte sur laquelle figure la date de 1525 pourrait être associée à cette reprise. Deux ailes, au sud et au nord, ainsi qu'un ajout sur le côté ouest traduisent un important agrandissement probablement terminé en 1699, suivi par un autre de bien moins grande ampleur qui complète la partie nord. L'ensemble comporte diverses ouvertures de typologie variée.

Le sondage principal a été réalisé contre le mur est du bâtiment ancien, à mi-chemin des murs sud et nord. La présence directe du calcaire du Flysch sur une grande partie de la surface dégagée nous a incités à la porter à 3 m². Outre trois trous de poteaux peu profonds creusés dans le calcaire, l'élément majeur repéré est une structure linéaire aménagée également dans le calcaire et composée de deux séries parallèles de blocs calcaires disposés de champ. Il s'agit très certainement d'une canalisation, orientée nord-ouest/sud-est, mais dont le rôle précis nous échappe du fait d'importants bouleversements postérieurs. En effet, celle-ci a été en partie démantelée par l'installation d'une structure de combustion dans la partie proche du mur. L'absence de matériel diagnostique - seuls quelques restes de faune ont été recueillis - ne permet pas de dater ces divers éléments même s'il n'est pas interdit d'associer cette canalisation au premier état de la maison forte. Tout au plus pouvons-nous dire qu'ils sont antérieurs à un abaissement général du sol qui pourrait avoir été réalisé à l'occasion de l'agrandissement du XVIIe siècle.

Normand Christian et Duvivier Benoît

- Duvivier, B. Uhart-Mixe – Ancienne église Saint-Pierre. *Bilan scientifique régional*, SRA région Aquitaine, 2010, p. 185-186.
- Normand, Ch. Les maisons fortes de la vallée de la Bidouze. *Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 1999, tome 18, p. 35-71.



**AQUITAINE
PYRENEES-ATLANTIQUES**

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opération communale et intercommunale

2 0 1 1

N. Nat.						N°	P.
025824	ISTURITZ - SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE	Les grottes ornées de la colline de Gaztelu : Isturitz et Oxocelhaya	Diego GARATE	SUP	RAR	195	202
025789	LONS - LESCAR	ZAC Technord	Jean-François CHOPIN	INRAP	OPD	196	203
026315	SAINT-JEAN-LE-VIEUX, SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT	Industries lithiques néolithiques en Pyrénées-Atlantiques : trois questions autour des lames polies	Pablo MARTICORENA	CNRS	PRD	199	203

ISTURITZ - SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE

Les grottes ornées de la colline de Gaztelu : Isturitz et Oxocelhaya

Les grottes étudiées font partie d'une série de cavités creusées dans la colline de Gaztelu, site majeur pour la préhistoire franco-cantabrique.

Les références à la grotte d'Isturitz remontent au XVII^e siècle mais les recherches archéologiques ne débutent vraiment qu'en 1912 et sont engagées par E. Passemar, à la suite de l'interruption de l'exploitation des phosphates. C'est au cours de ces fouilles, entre 1912 et 1913, que les gravures du pilier de la salle d'Isturitz sont identifiées. En 1928, R. et S. de Saint-Périer reprennent les travaux dans la cavité jusqu'en 1948, recherches qui seront poursuivies par S. de Saint-Périer seule jusqu'en 1959. En 1995, le service régional de l'archéologie d'Aquitaine a engagé une opération visant à déterminer le potentiel archéologique de l'ensemble de la colline de Gaztelu. Cela s'est traduit, entre autres, par la réalisation de plusieurs sondages, principalement dans la grotte d'Isturitz, sous la co-direction d'A. Turq et de C. Normand de 1996 à 1998. Au vu des résultats, des fouilles ont été engagées en 1999 par une équipe franco-espagnole puis, à partir de 2000, par une nouvelle équipe coordonnée par C. Normand jusqu'en 2010. La reprise des travaux de fouilles dans la grotte a fourni également de nouveaux éléments graphiques avec la découverte de taches rouges inédites et de quelques objets fichés dans les parois.

La grotte d'Oxocelhaya-Hariztoya a été découverte en 1929 par le propriétaire du moulin d'Hariztoy. La partie qui suivait l'entrée, qui lui appartenait, fut dénommée de ce fait Hariztoya alors que le reste, étant propriété de la ferme Oxocelhaya, reçut ce dernier nom. Il recueillit, en surface de la première salle, deux vases de l'Âge du Bronze entiers, un gobelet campaniforme et divers vestiges humains. Des ponctuations rouges furent également aperçues sur les parois. En 1955-56, J.-M. de Barandiaran, assisté de P. Boucher et G. Laplace, entreprit des fouilles dans la Salle Ezker, dans la continuité de l'entrée. Lors d'une campagne d'exploration faite en 1955, G. Laplace découvrit des figurations pariétales dans la galerie terminale, dénommée depuis « Galerie Laplace » et, en 1982, la poursuite des prospections permit à J.-D. Larribau et M. Lauga de remarquer de nouvelles œuvres pariétales dans une galerie latérale, maintenant « Galerie Larribau ».

En 2010 une équipe coordonnée par D. Garate demande une intervention sur l'art pariétal de ces deux grottes, motivée par la faiblesse et l'ancienneté de l'information disponible, par la nécessité de re-prospecter les parois au vu des dernières découvertes pariétales et par la situation stratégique du site pour la compréhension des relations artistiques entre la corniche cantabrique, la Dordogne et les Pyrénées durant les périodes successives du Paléolithique supérieur.

Le projet a pour but l'étude de l'art pariétal des grottes mais aussi, de manière indirecte, son lien avec d'autres types d'activités pariétales - dépôts d'objets - ainsi qu'avec les phases d'occupation du site archéologique, l'ensemble étant inscrit dans le contexte de formation et d'évolution du karst de l'ensemble de la colline. Par conséquent, il s'agit d'un projet pluridisciplinaire qui comprend des chercheurs spécialistes dans divers champs d'études. Le projet entamé durant la présente année est prévu pour une durée à moyen ou à long terme.

L'objectif principal de la campagne archéologique de 2011 dans les grottes d'Isturitz et d'Oxocelhaya a consisté en une révision sur place de la documentation, publiée ou inédite. Dans la grotte d'Isturitz, nous avons révisé tant le pilier gravé que la présence des taches et des lignes rouges dans les divers secteurs de la cavité. En même temps, nous avons repris et vérifié l'inventaire des objets déposés dans les parois, connus jusqu'à présent. Nous avons aussi entamé les travaux de topographie de la grotte et de restitution tridimensionnelle. Dans la grotte d'Oxocelhaya, nous avons mis à jour l'inventaire d'évidences graphiques connues et on a commencé le relevé topographique de la cavité.

La révision de l'inventaire a mis en évidence les manques que présente actuellement la documentation de l'art pariétal des deux cavités ainsi que d'autres types de données, par exemple les topographies incomplètes (Isturitz) ou inexactes (Oxocelhaya). Par conséquent, la nécessité d'approfondir la connaissance de ces grottes pour pouvoir pallier l'absence d'information scientifique à ce sujet est évidente.

Garate Diego

LONS - LESCAR ZAC Technord

Cette opération de diagnostic archéologique s'inscrit dans le cadre du projet d'aménagement de la ZAC Technord. L'emprise de ce projet est localisée au nord-est de l'agglomération de Pau sur les communes de Lons et de Lescar. Elle couvre une superficie d'environ 343 000 m². Elle est implantée sur un plateau, localement appelé *Pont-Long*, correspondant à une vaste terrasse fluviale recouverte par des limons argileux alluviaux et éoliens. Sur ce plateau, de nombreux tumulus protohistoriques ont été recensés.

Ce projet est également situé en marge de la cité antique de *Beneharnum* (Lescar). Ce diagnostic a permis de localiser précisément l'emplacement du tumulus « Lescar 2 ». Bien que ce dernier ait été fortement dégradé par des travaux agricoles et viaires au cours de la seconde moitié du XXe siècle, nos recherches ont révélé toutefois la préservation de structures fossoyées enfouies sous la masse tumulaire arasée. Ces structures correspondent vraisemblablement à des fossés d'enclos et à des aménagements de type fosse ou trou de poteau. Cependant, il faut bien souligner ici que ces aménagements sont particulièrement difficiles à observer compte tenu du contexte pédo-sédimentaire local. Ce dernier est en effet représenté par des limons bruns fortement bioturbés, ce qui ne permet pas une bonne lecture du sous-sol. De plus, les dimensions de ce tumulus sont difficiles à établir compte tenu de son implantation partielle sous l'actuelle route départementale D 509. Néanmoins, on peut estimer son diamètre aux alentours de 15 m et sa hauteur

comprise entre 0,30 et 0,50 m. Sur le plan mobilier, seuls quelques vestiges lithiques et céramiques ont été mis au jour, attribuables à la Protohistoire au sens large.

Cette opération a également permis la découverte de nombreuses pièces du Paléolithique moyen et ancien. Si les occupations acheuléennes se sont présentées de manière quelque peu diffuse pour des raisons taphonomiques, en revanche celles du Moustérien sont apparues relativement bien conservées et totalement inédites dans ce secteur du Bassin de l'Adour.

Enfin, il faut noter la découverte d'un indice d'occupation antique datée du début du Haut Empire (détermination du mobilier céramique effectuée par par Fr. Réchin (UPPA)). Cet indice correspond en effet à une petite occupation de nature sédentaire, représentée par quelques structures fossoyées et une structure à galets associées à des tessons céramiques, des fragments de *tegulae* et d'amphore.

En conclusion, cette opération de diagnostic s'est révélée positive au travers des diverses occupations diachroniques que nous avons pu repérer. Elle fait progresser notre connaissance sur l'occupation humaine du *Pont-Long*, en fournissant, à la suite des fouilles récentes sur le tracé de l'autoroute A.65, un nouvel exemple de tumulus protohistorique, en révélant l'existence d'occupations paléolithiques inédites et en contribuant à une meilleure connaissance du finage de la cité antique de Lescar.

Chopin Jean-François

Industries lithiques néolithiques en Pyrénées-Atlantiques : trois questions autour des lames polies

Nous proposons ici les résultats d'un travail de trois années de prospection thématique ayant pour but le développement des recherches sur les industries lithiques néolithiques des Pyrénées-Atlantiques (Marticorena, 2010). Ce travail est notamment adossé à une thèse en cours portant sur les lames polies et les sociétés néolithiques des Pyrénées nord occidentales. Il a été conçu autour de trois axes de recherche.

Question 1 : La prospection pédestre du secteur de Saint-Jean-Pied-de-Port

Si des sites archéologiques sont connus, notamment pour la Protohistoire, en périphérie du bassin de Saint-Jean-Pied-de-Port, ce dernier n'avait jamais été prospecté de façon systématique. De cette prospection pédestre et du travail de reprise des coupes et des déblais d'un sondage clandestin localisé sur la colline d'Apattarri (commune de Saint-Jean-le-Vieux), nous retiendrons la discrétion des traces d'activités humaines. Cependant toutes les périodes sont représentées et bien que les séries soient, dans



chaque cas relativement restreintes, elles restent des marqueurs à ne pas négliger. Nous avons pu mettre au jour, entre autres, trois tessons céramiques rattachables à une période allant du Néolithique final au Bronze moyen. Nous noterons que la découverte de céramique pour cette période est rare dans la région et donc particulièrement encourageante.

Question 2 : La prospection des gîtes de roches volcaniques (picrites, spilites et teschénites)

La recherche et l'étude des gîtes primaires dans le secteur du Bois du Bager, entre Oloron-Sainte-Marie et Arudy, ainsi que l'examen des lames polies en roches magmatiques du Crétacé supérieur nous poussent à confirmer l'hypothèse (valable pour la majorité des lames polies en roches des Pyrénées nord occidentales) de productions d'outils polis à partir de ressources locales, généralement prélevées en position secondaire, avec une chaîne opératoire privilégiant le façonnage sur galet.

Question 3 : Etude de quatre ensembles de découvertes de matériel issues de ramassages de surface

L'examen de quatre ensembles provenant respectivement des secteurs d'Arbouet, Dognen, Lescar et Escout, associant lames polies et

industries lithiques diverses apporte deux éléments. Premièrement, la nature même du macro-outillage de type languedocien associé, réalisé à partir de galet de roches tenaces, vient tout à fait dans l'esprit de ce que nous évoquons pour les lames polies (productions locales à partir de galets de matière en position secondaire). Deuxièmement, nous avons pu montrer que ces ensembles sont tous rattachables au Néolithique final. Nous pouvons alors proposer un certain nombre de pistes de recherche quant à l'organisation du territoire et l'utilisation de ce dernier pour la fin du Néolithique.

Pour conclure nous soulignerons qu'il faudra à présent intégrer les résultats obtenus à nos recherches en cours et futures. Ainsi ces dernières nous permettront de voir les résultats concrets et la portée des éléments mis en évidence dans cette prospection au sein d'une réflexion plus large sur le Néolithique des Pyrénées nord occidentales.

Marticorena Pablo

- Marticorena, P. Haches polies et sociétés néolithiques en Pyrénées-Atlantiques, I. Sénépart, T. Perrin, E. Thirault, S. Bonnardin (dir.), *Actes des 8^e Rencontres Méridionale de Préhistoire Récente, Marseille, 7-9 novembre 2008, Marges, Frontières et transgressions*, Toulouse, 2010, p. 359-363.